



**HAL**  
open science

# Être historien dans la Chine classique : un métier à risque

Damien Chaussende

► **To cite this version:**

Damien Chaussende. Être historien dans la Chine classique : un métier à risque. Être historien dans la Chine classique : un métier à risque, Jun 2010, Paris, France. p. 241-254. hal-00741903

**HAL Id: hal-00741903**

**<https://hal.science/hal-00741903>**

Submitted on 13 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# ÊTRE HISTORIEN DANS LA CHINE CLASSIQUE

– UN MÉTIER À RISQUE –

Damien CHAUSSENDE, CNRS-CRCAO

## LE SOUVERAIN IDÉAL ET L'HISTORIEN MODÈLE

Un texte du VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, les *Délibérations politiques importantes de l'ère Zhenguan* (*Zhenguang zhengyao* 貞觀政要)<sup>1</sup>, rapporte une discussion entre l'empereur Taizong 太宗 des Tang (r. 626-649) et l'un de ses grands ministres, Fang Xuanling 房玄齡 (578-648). Le souverain demande à consulter les annales concernant son règne, afin de se corriger s'il y trouve des notations négatives. Fang Xuanling accède à sa demande, et l'empereur, en lisant les annales, s'aperçoit que les conditions sanglantes dans lesquelles il a pris le pouvoir<sup>2</sup> sont exposées à mots couverts. Il exige alors que le récit soit réécrit de manière plus conforme à la vérité des faits. Wei Zheng 魏徵 (580-643), un autre de ses grands ministres, lui donne raison en ces termes :

Le souverain occupe la position la plus noble, il n'a rien à craindre. Seuls les écrits historiques sont là pour rabaisser le mal et encourager au bien. Si l'on n'y relate pas la vérité des faits, que liront les générations posté-

---

<sup>1</sup> Sur cet ouvrage, voir Robert des ROTOURS, *Le Traité des examens*, Paris, Librairie Ernest Leroux, 1932, p. 104.

<sup>2</sup> En l'an 626 Taizong, qui n'était qu'un prince parmi d'autres à cette époque, fit tuer son frère aîné le prince héritier, ainsi qu'un de ses frères cadets, partisan du premier. Peu après, il contraignit son père, l'empereur Gaozu (r. 618-626), à lui céder le trône. Cet événement sanglant était un sujet sensible, car il pouvait être exploité pour saper la légitimité de Taizong.

rieures ? Votre Majesté a aujourd'hui demandé aux historiographes de rectifier leurs écrits ; elle a en cela suivi la voie de la justice suprême <sup>3</sup>.

Cette anecdote, comme l'ensemble du recueil d'où elle est extraite, idéalise l'empereur Taizong : il y est présenté comme un souverain sage, éclairé et vertueux, à l'écoute de ses ministres et soucieux de laisser une bonne image de son règne aux générations futures. Les Délibérations furent écrites à la manière d'un miroir pour le prince et donc destinées à fournir des exemples de conduite aux souverains futurs. Les anecdotes ne sont probablement pas toutes authentiques, mais elle témoignent de l'image qu'on souhaitait donner du règne de Taizong : un âge d'or idéal, modèle pour les âges à venir.

Cette histoire, en particulier le propos de Wei Zheng, est révélatrice des exigences imposées dans la Chine classique aux souverains et aux historiographes : ces derniers sont censés consigner les actes des monarques (et, par extension, ceux des ministres et des hauts fonctionnaires), que leur conduite soit bonne ou mauvaise ; les souverains, quant à eux, doivent laisser les historiographes noter, même si cela leur est potentiellement défavorable. En faisant corriger un écrit historique pour le rendre plus conforme aux événements qui se sont réellement passés, l'empereur Taizong fait preuve ici d'une conduite modèle, digne d'éloge et de mémoire.

De la même manière, il existe des modèles de comportements idéaux pour les historiographes et les historiens. Un passage significatif à cet égard figure dans le *Traité de l'historien parfait* (*Shitong* 史通) de Liu Zhiji 劉知幾 (661-721), composé au tout début du VIII<sup>e</sup> siècle <sup>4</sup>. Le chapitre « Écrire sans détour » (*zhishu* 直書) établit, exemples à l'appui, une nette distinction entre l'historien servile, qui écrit pour faire plaisir à son prince, et l'historien idéal, qui ne se soucie que de relater la vérité des faits et d'émettre les jugements moraux les plus justes – car dans l'historiographie traditionnelle

---

<sup>3</sup> *Zhenguan zhengyao jijiao* 貞觀政要集校, édition de Xie Baocheng 謝保成, Pékin, Zhonghua shuju, 2003, 28.391-392 (anecdote n°203).

<sup>4</sup> Sur cet ouvrage, voir Masui TSUNEO, « Liu Chih-chi 劉知幾 and the *Shit'ung* 史通 », *Memoirs of the Research Department of the Toyo Bunko (The Oriental Library)*, 1976, n° 34, p. 113-162 et Edwin PULLEYBLANK, « Chinese Historical Criticism: Liu Chih-chi and Ssu-ma Kuang », dans William BEASLEY, Edwin PULLEYBLANK (dir.), *Historians of China and Japan*, Oxford, Oxford University Press, 1961, p. 135-166

chinoise, il est en effet du ressort de l'historien d'émettre un jugement sur les personnes dont il compose la biographie :

Un proverbe dit : « Qui est droit comme une corde tendue finit dans le fossé ; qui est courbe comme un hameçon finit apanagé. » Aussi préfère-t-on être docile pour s'assurer des faveurs que de devenir un opposant et subir des malheurs. À plus forte raison en est-il ainsi pour l'historien qui, par sa mission, exhorte [au bien], détourne [du mal] et établit des modèles. Lorsqu'il évoque les ministres félons, les fils indignes ou les souverains corrompus, s'il écrit sans détour et qu'il ne dissimule pas leurs méfaits, leurs vilénies sont alors manifestées devant tous et leur réputation abominable se transmet pendant mille ans. De telles notations sont donc bien à craindre<sup>5</sup> !

Mais Liu Zhiji est conscient que l'idéal se heurte à la réalité : il est parfois impossible à l'historien d'accomplir sa tâche honnêtement, tant les dangers sont grands. De son point de vue, les historiens ayant été exécutés pour avoir exposé des faits préjudiciables aux puissants sont dignes d'éloge et cités comme autant de martyrs de la cause historique :

Si l'on écrit sans détour à une époque où cela est possible, tout se passe bien. Lorsqu'on le fait à une époque où il n'est pas permis de le faire, il y a péril. Dong Hu ne dissimula rien ; Zhao Xun accepta de se soumettre à la loi. Ils ne s'opposèrent pas l'un à l'autre dans un rapport de méfiance. C'est ainsi qu'on a loué la droiture et l'excellence [de l'historien Dong Hu] jusqu'à nos jours. Le scribe du pays de Qi consigna le régicide commis par Cui ; Sima Qian relata les fautes des empereurs des Han ; Wei Zhao manifesta sa rectitude à la cour de Wu ; Cui Hao transgressa les tabous des Wei du Nord. Certains de ces historiens furent exécutés et eurent mauvaise réputation à leur époque ; d'autres ont vu leurs ouvrages jetés dans des fosses, si bien qu'ils ne se sont pas transmis aux générations postérieures. [...] Ces exemples suffisent à montrer que la route [empruntée par l'historien] est étroite et que les œuvres manifestant la réalité historique sont rares<sup>6</sup>.

Le *Commentaire de Zuo* (*Zuozhuan* 左傳), l'un des ouvrages canoniques du confucianisme, rapporte l'un des premiers exemples de ce type : un scribe (celui de Qi, mentionné dans les lignes citées ci-dessus) fut exécuté pour avoir noté dans les annales le régicide que venait de commettre un ministre. Il fut remplacé dans sa charge par

---

<sup>5</sup> *Shitong tongshi* 史通通釋, Shanghai, Shanghai guji chubanshe, 2009, 7.179.

<sup>6</sup> *Shitong tongshi*, 7.179.

l'un de ses frères cadets, qui consigna aussi le meurtre, puis subit le même sort. Ce n'est qu'au quatrième membre de la fratrie que le ministre cessa<sup>7</sup>. Les quatre frères furent par la suite érigés en modèles d'historiographes, risquant leur propre vie afin de laisser une relation honnête des événements qui marquèrent leur époque.

Comme l'écrivit clairement Liu Zhiji, l'historien courait toujours des risques : un mot de trop pouvait le conduire à une condamnation pour crime de lèse-majesté. L'historiographie chinoise de la période classique (en gros avant le X<sup>e</sup> siècle de notre ère) est très riche à cet égard, et abonde en exemples de tensions entre les souverains ou l'aristocratie et les historiens. Nous allons nous intéresser ici à trois cas, spectaculaires et relativement célèbres, qui l'illustrent chacun à leur manière.

Notre premier cas diffère des deux suivants, car la tension préexistait à l'œuvre historiographique, mais elle fut l'un des moteurs ayant permis son élaboration.

## SIMA QIAN

Sima Qian 司馬遷 (vers 135-86 av. J.-C.) a souvent été comparé en Occident à Hérodote puisqu'il est en quelque sorte le créateur du genre historique en Chine. C'est le premier à avoir écrit une œuvre personnelle, les *Mémoires historiques* (*Shiji* 史記)<sup>8</sup>, synthèse de l'histoire de la Chine depuis les origines légendaires jusqu'à son époque, celle du règne de l'empereur Wu des Han (r. 141-87 av. J.-C.).

Cette œuvre, c'est son père, Sima Tan, qui en avait eu l'idée. Il avait la charge de Grand scribe (*taishiling* 太史令), auprès de l'empereur et devait noter et interpréter les phénomènes astraux, tant naturels qu'anormaux. Il avait aussi accès aux archives impériales. Peu avant de mourir, Sima Tan exprima devant son fils, qui allait lui succéder dans sa charge, le regret de ne pas avoir écrit un ouvrage louant les mérites de la dynastie des Han, dynastie qui, selon lui, avait

---

<sup>7</sup> Dans *Zuozhuan*, 25<sup>e</sup> année du duc Xiang 襄公 (soit 548 av. J.-C.), Séraphin COUVREUR (trad.), *Tch'ouen ts'iou et Tso tchouan*, Ho Kien Fou, Imprimerie de la mission catholique, 1914, vol. II, p. 426-427.

<sup>8</sup> Traduit partiellement dans Édouard CHAVANNES, *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1967-1969 et Jacques PIMPANEAU, *Vies de Chinois illustres*, Paris, You Feng, 2009. Voir également Dzo Ching-chuan, *Sseu-ma T'ien et l'historiographie chinoise*, Paris, Publications orientalistes de France, 1978.

rétabli la paix après des siècles et des siècles de guerre. C'est dans son chapitre autobiographique que Sima Qian nous renseigne sur son histoire personnelle et le projet qui présidait à son œuvre. Voici ce que son père lui aurait dit :

Confucius, pour rétablir un passé aboli<sup>9</sup>, discourut sur le *Classique des Poèmes* et le *Classique des documents*, rédigea les *Annales des Printemps et Automnes* et devint ainsi jusqu'à maintenant un modèle pour les lettrés. Après la capture de la licorne<sup>10</sup> et pendant plus de quatre cents ans, les feudataires se sont annexés les uns les autres, si bien que la composition de chroniques historiques a cessé. Or, maintenant, la dynastie des Han prospère, et l'Empire est unifié. Qu'en est-il des souverains clairvoyants, des sages princes, des ministres loyaux et de ceux morts pour la justice ? En qualité de Grand scribe, je n'ai pas consigné leurs actes. J'ai très peur que l'on m'accuse d'avoir manqué à mon devoir dans l'Empire. Tu dois te souvenir de cela<sup>11</sup>.

Sima Qian aurait alors répondu qu'il se chargerait « de disserter sur toutes les traditions léguées par les Anciens, sans rien négliger »<sup>12</sup>. À la mort de son père, Sima Qian lui succéda en tant que Grand scribe et commença son ouvrage. C'est alors qu'il commit la faute qui lui valut la castration.

Les Han étaient à cette époque en guerre contre des Huns et, lors d'une bataille, un général chinois, Li Ling, commit des erreurs stratégiques et se rendit à l'ennemi. Il fut donc considéré comme un traître. Sima Qian, qui côtoyait l'empereur, prit la défense de ce général lors d'une conversation. L'empereur s'en offensa et considéra Sima Qian comme un complice. Le Grand scribe fut alors condamné à mort. Sima Qian aurait pu racheter sa peine en payant une forte amende, mais il n'en avait pas les moyens. Dans une lettre qu'il adressa bien plus tard à un ami, il raconte :

---

<sup>9</sup> C'est-à-dire un âge d'or antique.

<sup>10</sup> Allusion à un événement de l'an 481 av. J.-C. : un homme de Lu, le pays natal de Confucius, captura une licorne, un animal qui n'apparaissait que lors de règnes de rois particulièrement sages. Or, pour Confucius, ce n'était pas le cas. Cet événement anormal le poussa à cesser de rédiger les *Annales des Printemps et Automnes*, qui s'arrêtent donc à cette date.

<sup>11</sup> *Shiji* 史記, Pékin, Zhonghua shuju, 1972, 130.3295.

<sup>12</sup> *Idem.*

Ma famille était pauvre et mes ressources ne furent pas suffisantes pour racheter ma peine. Aucun de mes amis ne vint à mon secours. Dans l'entourage de l'empereur, personne ne plaida ma cause<sup>13</sup>.

Finalement, probablement après un discours de défense, la peine capitale fut commuée en castration, une punition non moins infamante que la mort, sinon plus, puisqu'elle faisait de Sima Qian un eunuque et le privait de descendance mâle. Le Grand scribe aurait pu, et aurait probablement dû, éviter l'infamie en se suicidant, mais il s'en explique lui-même : il a préféré vivre dans cette infamie pour achever son œuvre, transmettre un écrit à la postérité et faire acte de piété filiale, puisque c'est son père qui lui avait demandé d'écrire un ouvrage historique. Dans la lettre déjà mentionnée plus haut, il dit :

Li Ling, en se soumettant à l'ennemi, a ruiné la renommée de sa famille. Quant à moi, ayant été castré, je suis devenu un objet de risée aux yeux de l'empire. Que cela est triste<sup>14</sup> !

J'étais lâche et souhaitais vivre, mais je savais tout de même quand il fallait fuir la mort et quand il fallait l'accepter. Pourquoi donc se laisser enfoncer dans cette honte et subir la prison ? Même les petits esclaves et les servantes sont capables de se suicider ; à plus forte raison un homme tel que moi, sous la contrainte d'une exigence plus forte ! La raison pour laquelle j'ai tout supporté silencieusement pour rester en vie, me laissant traîner dans le fumier sans protester, c'est parce que j'aurais regretté de n'avoir pas dévoilé toutes mes pensées intimes et aussi parce mes œuvres n'auraient pas pu se transmettre à la postérité<sup>15</sup>.

La frustration et l'humiliation ressenties par l'historien furent les moteurs qui lui permirent d'achever son œuvre<sup>16</sup>. Sima Qian voulut explicitement se placer dans les pas de Confucius, qui vécut environ quatre siècles avant lui. La vie de ce penseur fut en effet marquée elle aussi par la frustration : il chercha toute sa vie un prince qui aurait appliqué ses principes politiques et éthiques, mais il n'en trouva point. La tradition qui s'est constituée après sa mort fait de lui l'auteur, ou du moins le réviseur, des classiques canoniques chinois, parmi lesquels les *Annales des Printemps et Automnes* (*Chunqiu*

<sup>13</sup> *Hanshu* 漢書, Pékin, Zhonghua shuju, 1962, 62.2730.

<sup>14</sup> *Idem*.

<sup>15</sup> *Hanshu*, 62.2733.

<sup>16</sup> Sur ce point, voir Stephen DURRANT, *The Cloudy Mirror : Tension and Conflict in the Writings of Sima Qian*, Albany, State University of New York Press, 1995.

春秋), qui furent le modèle de Sima Qian. Confucius mit en ordre ces annales afin de faire la leçon aux princes qui viendraient après lui ; Sima Qian écrivit son œuvre historique dans le même esprit. Le passé est pour lui un miroir, un ensemble de leçons qui doivent servir pour le présent :

Si la génération dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui prend sa connaissance de la conduite de l'Antiquité pour s'y regarder comme dans un miroir, elle constatera qu'elle est loin d'être entièrement conforme aux Anciens. Les empereurs et les rois ont observé des rites différents et se sont appliqués à des œuvres diverses, mais ils ont pris pour règle essentielle d'accomplir des actions méritoires ; comment pourrait-on dire que notre génération s'attache au même principe ? Si l'on examine pour quelles raisons les uns ont obtenu honneurs et faveurs, et pour quelles raisons les autres ont été dégradés et couverts de honte, on verra ainsi qu'on a commis, dans notre temps, une forêt de fautes. Comment cela pourrait-il être conforme à ce que nous avons appris sur les temps anciens <sup>17</sup> ?

Après sa terrible condamnation, Sima Qian revint en grâce auprès de l'empereur, dont il devint une sorte de conseiller spécial ; il acheva par la suite son œuvre, les *Mémoires historiques*. Cet ouvrage devint au cours des siècles un véritable modèle historiographique, tant du point de vue de la forme que de l'esprit. La structure de base inventée par Sima Qian, la structure dite annales-biographies (c'est-à-dire des annales impériales, suivies d'une série de biographies de personnages importants) devint le modèle de ce qu'on appelle les histoires officielles, c'est-à-dire des histoires reflétant la vulgate officielle des événements historiques. Peu à peu se mit en place une tradition qui se maintiendra jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle : chaque dynastie nouvellement installée avait pour tâche de rédiger l'histoire de la dynastie précédente, en reprenant la forme et les principes créés par Sima Qian.

## CUI HAO

Notre deuxième exemple d'historien martyr est postérieur à Sima Qian d'environ cinq cents ans ; il s'agit de Cui Hao 崔浩 (†450). La situation en Chine a alors beaucoup changé. La dynastie Han s'est effondrée, laissant émerger trois entités rivales, les Trois

---

<sup>17</sup> *Shiji*, 18.878. Traduction Édouard CHAVANNES, *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1967-1969, tome III, p. 125, légèrement modifiée.



royaumes ; puis, progressivement, la Chine se trouva scindée en deux : au sud se succéda une série de dynasties chinoises, alors que le nord était aux mains de monarques non chinois, quoique souvent fortement sinisés. Cui Hao fut l'un des grands ministres de la dynastie Wei, un État fondé au nord par une population turcophone, les Tuoba (en turc Tabgatch). De conquêtes en victoires, les Wei unifièrent tout le nord de la Chine en 439 et devinrent par là une grande puissance militaire.

Cui Hao, un Chinois issu du grand clan des Cui de Qinghe 清河, servit les empereurs Mingyuan 明元 (392-423, r. 409-423) et Taiwu 太武 (408-452, r. 423-452). Il fut un grand promoteur de la sinisation de l'élite tuoba, originaire des steppes du nord. Il promut le taoïsme aux dépens du bouddhisme (une religion étrangère, contrairement au taoïsme, un enseignement indigène) et fut à l'origine d'une importante proscription de cette religion dans les années 440-450<sup>18</sup>. Ayant fait acte de népotisme en plaçant des hommes à lui à des postes clés dans les provinces, il semble s'être attiré la haine, ou du moins l'antipathie, d'une partie de l'élite tuoba. Le détonateur du scandale qui lui coûta la vie en 450 fut l'affaire de l'*Histoire nationale* (*guoshu* 國書 ou *guoshi* 國史), comme on la désigne dans les sources chinoises<sup>19</sup>.

Voici brièvement l'enchaînement des événements. L'empereur Taiwu demanda à Cui Hao de diriger la rédaction d'une histoire officielle sous forme annalistique de la dynastie des Wei. Il insista tout particulièrement pour que la vérité historique soit respectée. Avec quelques autres, Cui Hao acheva cette histoire et, sur le conseil de proches, il la fit graver sur des stèles érigées près du Temple du Ciel, dans les faubourgs de la capitale, alors que, semble-t-il, le souverain ne l'avait pas encore lue. Voici ce que nous dit le *Miroir général pour aider à gouverner* (*Zizhi tongjian* 資治通鑑), un ouvrage synthétique compilé par Sima Guang 司馬光 (1019-1086) :

---

<sup>18</sup> Cf. Mark-Edward LEWIS, *China Between Empires, The Northern and Southern Dynasties*, Belknap Press, Harvard University Press, 2009. p. 215. La proscription dura environ vingt ans.

<sup>19</sup> L'affaire est racontée dans les biographies de Cui Hao : *Beishi* 北史, Pékin, Zhonghua shuju, 1974, 21.789 et *Weishu* 魏書, Pékin, Zhonghua shuju, 1974, 35.825-826. Une version synthétique apparaît dans *Zizhi tongjian* 資治通鑑, Pékin, Zhonghua shuju, 1971, 125.3941-3944.

La dépense totale fut de trois millions de pièces. L'histoire des premiers règnes du Wei, rédigée par Hao avec un luxe de détails véridiques, s'étala ainsi aux carrefours et devint un objet de conversations pour tous les passants. Les gens du nord (c'est-à-dire l'aristocratie tuoba) en furent tous indignés et médirent de Hao auprès de l'empereur, qu'ils accusèrent d'avoir montré ainsi au grand jour l'infériorité de la nation. L'empereur entra en grande colère et ordonna au censorat de dresser l'acte d'accusation de Cui Hao et des autres rédacteurs<sup>20</sup>.

L'empereur fit alors venir Cui Hao, mais celui-ci eut si peur qu'il ne parvint pas à se défendre. Les châtiments furent collectifs et tous ceux impliqués directement ou indirectement dans l'affaire, soit 128 personnes, furent condamnées à mort, ainsi que leur parenté sur cinq degrés. Ce sont donc des clans entiers qui furent exterminés.

L'un des collaborateurs de Cui Hao, Gao Yun 高允, soutenu par le prince héritier, échappa à la mort, et tenta même de défendre Cui Hao. Lorsque ce dernier fut arrêté, il déclara en effet : « Si Cui Hao a commis d'autres fautes que celle dont on l'accuse, je n'en ai pas été informé. S'il n'a commis que celle-là, il ne mérite pas la mort<sup>21</sup>. » Mais sa défense ne suffit pas. Cui Hao subit une peine particulièrement humiliante :

Au jour *jihai* du 6<sup>e</sup> mois, le décret impérial condamna à mort la famille Cui de Qinghe, mais aussi tous les autres membres du clan Cui, sans considération du lien de parenté, ainsi que les familles Lu de Fanyang, Guo de Taiyuan, Liu de Hedong, à qui Hao était lié par des mariages, au complet. Quant aux autres, la condamnation ne porta que sur eux-mêmes. Hao fut ligoté, enfermé dans une cage et porté au sud de la muraille, où plusieurs dizaines de gardes urinèrent sur lui en poussant de grands cris que l'on entendait jusque sur la route<sup>22</sup>.

Après l'affaire, Gao Yun continua à défendre la mémoire de Cui Hao et livra au prince héritier un discours sur l'historien honnête que fut Cui Hao. Cui Hao a peut-être commis des fautes, en particulier celle d'avoir voulu s'arroger un pouvoir excessif, mais en tant qu'historien, il n'a, semble-t-il, rien voulu omettre de l'histoire des Wei :

---

<sup>20</sup> *Zizhi tongjian*, 125.3942. Traduction inédite de François Martin, de même pour les autres traductions du *Zizhi tongjian* ci-dessous.

<sup>21</sup> *Zizhi tongjian*, 125.3943.

<sup>22</sup> *Idem.*

L'historiographe est celui qui enregistre les qualités et les défauts des souverains, afin d'avertir ceux qui viendront, de manière à ce que, quand le souverain éprouve quelque crainte, il puisse envisager avec prudence ses actions. Cui Hao, qui avait bénéficié tout spécialement de la faveur de notre souverain, a laissé ses désirs personnels noyer son intégrité, et ses sentiments obscurcir sa loyauté ; c'est là sa faute. Mais noter tous les actes de la cour et exposer les réussites et les échecs, c'est la grande tâche de l'historien, et en cela il n'a pas failli. Lui et moi, dans cette affaire, avons agi ensemble : vie ou mort, gloire ou honte, nous n'aurions pas dû être jugés différemment<sup>23</sup>.

Nous sommes bien en peine de connaître les détails du contenu de cette histoire composée sous la direction de Cui Hao. Elle ne nous a pas été transmise, et nous ne disposons dans les sources que de quelques éléments seulement. L'expression qui revient souvent est qu'elle était « détaillée mais éloignée des canons » (*bei er bu dian* 備而不典)<sup>24</sup>. Cui Hao aurait semble-t-il un peu trop insisté sur les origines steppiques des souverains tuoba et surtout mis en lumière quelques-uns de leurs échecs dans le domaine militaire.

Après l'affaire, Cui Hao fut réhabilité, le souverain ayant en effet émis des regrets quant à l'exécution de ce ministre somme toute talentueux. D'ailleurs, dans le traité de Liu Zhiji cité plus haut, Cui Hao est mentionné comme un exemple d'historien ayant payé de sa vie son honnêteté en matière d'historiographie<sup>25</sup>.

Le troisième et dernier historien examiné ici n'eut pas du tout les suffrages de l'auteur de ce traité historiographique. Bien au contraire, ce fut l'une de ses bêtes noires. Mais il eut, lui aussi, à subir les conséquences de ses écrits. Comme il avait été soutenu par le pouvoir impérial, il ne connut qu'un châtement posthume, celui d'être démembré par ses ennemis.

---

<sup>23</sup> *Zizhi tongjian*, 125.3943-3944.

<sup>24</sup> L'expression apparaît dans les deux biographies de Cui Hao, dans *Weishu*, 35.826 et *Beishi*, 21.789.

<sup>25</sup> *Shitong tongshi*, 7.179.

## WEI SHOU

Cet historien a pour nom Wei Shou 魏收 (506-572)<sup>26</sup>. Il naquit sous les Wei du Nord, la même dynastie que celle de Cui Hao, qui avait, entre-temps, transféré sa capitale à Luoyang. Dès les années 520, une guerre civile éclata. La cour des Wei fut à feu et à sang et l'État se disloqua en 534 : deux empereurs furent mis sur le trône par des « maires du Palais ». Deux villes, Chang'an et Ye, situées respectivement à l'est et à l'ouest de Luoyang, devinrent capitales de ce qu'il est d'usage d'appeler les Wei occidentaux et les Wei orientaux. Chacun de ces États se présentait comme le vrai Wei, considérant l'autre comme illégitime. Wei Shou prit le parti des Wei orientaux et partit à Ye avec le maire du Palais, Gao Huan. Finalement, en l'an 550, Gao Yang 高洋 (r. 550-559), fils de Gao Huan, procéda officiellement au changement dynastique : il remplaça l'empereur fantoche des Wei orientaux, et fonda une nouvelle dynastie, les Qi du Nord.

Wei Shou, durant tout ce processus, fut un soutien des Gao et, comme il était particulièrement doué dans le domaine littéraire, on lui confia différentes charges d'historiographe et on lui fit à plusieurs reprises rédiger des textes officiels : édits, diplômes de nomination, etc. Lors du changement dynastique, c'est lui qu'on chargea de composer l'ensemble des textes officiels requis par le processus d'abdication (panégyrique, acte d'abdication, proclamation...) <sup>27</sup>. En 551, soit un an après avoir fondé les Qi du Nord, Gao Yang ordonna à Wei Shou de rédiger l'histoire des Wei <sup>28</sup>. Il lui déclara même ceci, afin de l'encourager à ne rien omettre : « Soyez honnête dans votre texte ; je ne serai pas comme l'empereur Taiwu, à faire exécuter les historiens <sup>29</sup>. » La proximité temporelle entre cet ordre et le changement dynastique qui venait d'avoir lieu n'est pas anodine : Gao Yang voulait montrer que les Wei du Nord appartenaient dès lors au passé. Non seulement Wei Shou a contribué à la transition dynastique – puisqu'il a été chargé

---

<sup>26</sup> Sur cet historien et son ouvrage, voir Damien CHAUSSENDE, « Un historien sur le banc des accusés : Liu Zhiji juge Wei Shou », *Études chinoises*, 2010, vol. XXIX, p. 141-180.

<sup>27</sup> *Bei Qishu* 北齊書, Pékin Zhonghua shuju, 1972, 30.408, 37.487 et *Beishi*, 56.2030.

<sup>28</sup> *Bei Qishu*, 37.487.

<sup>29</sup> *Beishi*, 56.2030.

d'en rédiger les textes officiels – mais il est aussi le fossoyeur historiographique de la dynastie déchue.

Wei Shou rédigea assez rapidement une première version de cette histoire, le *Livre des Wei* (*Weishu* 魏書), qu'il présenta en 554 à son commanditaire. L'ouvrage déclencha immédiatement des réactions si violentes dans l'aristocratie que le monarque organisa un débat ; une centaine de personnes vinrent alors protester. Certains se plaignaient que leurs ascendants n'étaient pas mentionnés, d'autres que le récit de Wei Shou n'était pas conforme à la réalité. Les critiques concernaient surtout le point de vue adopté sur certaines personnalités de l'époque. La dynastie des Wei n'étant pas déchue depuis longtemps, les descendants des personnes mentionnées dans l'ouvrage occupaient parfois des postes élevés dans l'administration du nouvel État. Wei Shou écrivit une histoire qui était en partie de l'histoire contemporaine, d'où un extrême danger pour lui.

En définitive, l'empereur soutint Wei Shou, eu égard à ses talents littéraires et historiographiques, et alla même jusqu'à condamner certains plaignants. Mais comme les critiques pleuvaient, l'empereur empêcha dans un premier temps la diffusion de l'ouvrage et demanda des corrections à Wei Shou. Les sources nous disent que cela « permit à ceux dont les familles étaient illustres d'obtenir des biographies et à ceux qui se sentaient lésés de voir exposer leurs motifs. » Les critiques continuèrent et l'ouvrage fut baptisé de l'épithète « saleté d'histoire » (*huishi* 穢史), un qualificatif qui ne le quitta jamais. L'affaire se calma avec le temps et Wei Shou poursuivit une brillante carrière ; il mourut en 572 de mort naturelle.

Cinq ans plus tard, les Qi du Nord furent annexés par l'autre pouvoir qui se réclamait d'être le successeur des Wei, les Zhou, fondés par les maîtres du Palais s'étant installés à Chang'an. C'est à cette occasion que Wei Shou subit sa punition *post mortem*, qui tient en une ligne dans sa biographie : « En raison de son œuvre historique, il avait suscité beaucoup de haine. L'année où les Qi s'effondrèrent (soit 577), sa tombe fut ouverte et les restes de son corps furent dispersés à l'extérieur<sup>30</sup>. » Les responsables furent certainement des gens qui se sentaient toujours offensés par le contenu de son œuvre. C'était une vengeance particulièrement infamante, puisque les mânes

---

<sup>30</sup> *Bei Qishu*, 37.495.

de Wei Shou étant privées d'un lieu de repos, elles étaient ainsi condamnées à errer jusqu'à la fin des temps.

On le voit, Wei Shou, contrairement à Cui Hao, a été soutenu par le pouvoir impérial, c'est ce qui l'a sauvé de la haine qu'éprouvait pour lui une certaine aristocratie. Son histoire fut en effet écrite de manière à mettre en valeur le clan Gao, celui des fondateurs des Qi du Nord. Le texte ne posait donc aucun problème idéologique à la famille impériale. C'est seulement une partie de l'aristocratie qui s'est retournée contre lui. Mais il n'a, semble-t-il, pas eu à en souffrir de son vivant.

## CONCLUSION

Ces trois affaires, et plus particulièrement les deux dernières, révèlent quelques unes des tensions qui pouvaient naître entre les personnes chargées d'écrire l'histoire et l'élite au pouvoir. Elles manifestent également les risques qu'encouraient les historiens et les historiographes s'ils déplaisaient d'une manière ou d'une autre par leurs écrits. Les souverains furent conscients de cela et l'écriture de l'histoire fut progressivement plus encadrée et mieux contrôlée. En 593, l'empereur Wen des Sui (r. 581-604), après avoir unifié totalement le territoire chinois, interdit par décret toute composition d'histoire résultant d'une initiative privée<sup>31</sup>. Une trentaine d'année plus tard, l'empereur Taizong des Tang alla encore plus loin. Non seulement il fit composer six histoires officielles consacrées à des États de la période de fragmentation, afin de fixer une fois pour toute la vulgate historique, mais il institua en outre en 629 le Bureau de l'histoire (*shiguan* 史館). Cet établissement, localisé à l'intérieur même du palais impérial, fut chargé de composer les histoires des dynasties précédentes et de tenir à jour les archives de la dynastie en cours, afin de préserver les matériaux nécessaires à l'écriture de son histoire. Les fonctionnaires rattachés à ce bureau étaient des historiographes spécialisés et étroitement surveillés. Il ne fut alors plus question de confier à des ministres, ou à des lettrés non spécialisés, des tâches historiographiques, du moins la composition d'histoires proprement inédites. Ce Bureau de l'histoire se maintint sous diverses formes jusqu'à la fin de l'Empire chinois, au début du XX<sup>e</sup> siècle. Cette bureaucratisation de l'histoire, qui devint simple routine

---

<sup>31</sup> *Suishu* 隋書, Pékin, Zhonghua shuju, 1982, 2.38.

administrative, ne signifia pas, et de loin, la disparition des procès littéraires. Mais le terrain ne fut plus tout à fait le même.